

COMPTE RENDU DES ACCORDS SECRETS DE PLOMBIÈRES-LES-BAINS ENTRE NAPOLEON III ET CAVOUR LE 21 JUILLET 1858

La lettre chiffrée que j'ai envoyée à Votre Majesté de Plombières ne peut donner qu'une idée incomplète de la très longue conversation que j'ai eue avec l'empereur. Je crois que vous serez impatient de recevoir une narration détaillée et exacte. C'est ce que je m'empresse de faire alors que je viens de quitter la France, et je vous l'envoie dans cette lettre confiée à M. Tosi, attaché à notre légation de Berne.

Dès que je suis entré dans le bureau de l'Empereur, il a soulevé la question du but de mon voyage. Il a commencé par dire qu'il avait décidé de soutenir le Piémont avec toutes ses forces dans une guerre contre l'Autriche, à condition que la guerre soit entreprise à des fins non révolutionnaires qui pourraient être justifiées aux yeux des cercles diplomatiques-et plus encore aux yeux des opinions publiques européenne et française.

La recherche d'une excuse plausible que nous puissions convenir de présenter étant notre principal problème, je me suis senti obligé de traiter cette question avant toutes les autres.

D'abord, je suggérai que nous pourrions utiliser les griefs occasionnés par la mauvaise foi de l'Autriche à ne pas respecter son traité commercial.

À cet instant l'empereur a répondu qu'une petite question commerciale ne pouvait être l'occasion d'une grande guerre visant à changer la carte de l'Europe.

Ensuite, j'ai proposé de faire revivre les objections que nous avons faites lors du Congrès de Paris contre l'extension illégitime de la puissance autrichienne en Italie: par exemple, le traité de 1847 entre l'Autriche et les ducs de Parme et de Modène, l'Autriche ; l'occupation prolongée de la Romagne et des légations; les nouvelles fortifications à Plaisance.

L'empereur n'aimait pas ces prétextes. Il a fait observer que les griefs que nous avons présenté en 1856 à Paris, à la conférence de mettre fin à la guerre de Crimée, n'avait pas été suffisantes pour convaincre la France et l'Angleterre d'intervenir en notre faveur, et ne seraient toujours pas suffisantes à justifier un appel aux armes. «D'ailleurs », a-t-il ajouté, « dans la mesure où les troupes françaises sont à Rome, je peux difficilement exiger que l'Autriche retire les siennes d'Ancône et de Bologne ».

Ce fut une objection raisonnable, et j'ai donc dû renoncer à ma seconde proposition, ce qui était dommage, mais il avait une franchise et une audace qui vont parfaitement avec le caractère noble et généreux de Votre Majesté et du peuple que vous gouvernez.

Ma position devenait embarrassante parce que je n'avais pas de d'autre proposition précise à formuler. L'empereur vint à mon aide, et ensemble nous nous sommes fixés sur l'examen de chaque État présent en Italie, en cherchant un motif de guerre. C'était très difficile à trouver.

Après nous sommes allés sur toute la péninsule, sans succès, nous sommes arrivés à Massa et Carrara, deux petits duchés détenue par le duc de Modène; sous la loi martiale imposée par les troupes autrichiennes, et là nous avons découvert ce que nous avions si ardemment recherché.

Après avoir donné à l'empereur une description de ce malheureux pays, dont il avait déjà une assez bonne idée de toute façon, nous avons convenu de l'incitation aux habitants à la pétition de Votre Majesté, demandant protection et même une exigence de l'annexion des duchés au Piémont. Cela Votre Majesté serait en proie à la décliner, mais vous pourriez prendre note de la politique oppressive du duc de Modène et lui adresser une note menaçante et hautaine.

Le duc, convaincu de l'appui de l'Autriche, répondrait avec impertinence. **Là-dessus, Votre Majesté occuperait alors Massa, et la guerre pourrait commencer.**

Comme ce serait le duc de Modène qui apparaîtrait au fond responsable, l'empereur croit que la guerre serait populaire, non seulement en France mais en Angleterre et dans le reste de l'Europe, parce que le duc est considéré, à tort ou raison, comme le bouc émissaire du despotisme. En outre, étant donné qu'il n'a reconnu aucun souverain qui ait régné en France depuis 1830, l'empereur doit avoir moins d'égard envers lui que n'importe quel autre souverain.

Une fois que nous avons réglé cette première question, l'Empereur dit: « Avant d'aller plus loin, nous devons considérer deux graves difficultés en Italie: le pape et le roi de Naples. Je dois traiter tous les deux avec une certaine prudence: le premier, afin de ne pas attiser les catholiques français contre moi, la seconde de manière à maintenir les sympathies de la Russie, qui en fait un point d'honneur à protéger le roi Ferdinand ».

Je lui répondis que, comme pour le Pape, il serait facile de le maintenir en possession de Rome par le biais de la garnison française là-bas, tout en laissant les provinces en révolte de Romagne. Depuis que le pape n'avait pas voulu suivre les conseils au cours de la Romagne, il ne pouvait pas se plaindre si ces provinces ont eu la première occasion de se libérer d'une forme de gouvernement détestable que le pape avait obstinément refusé de réformer. Quant au roi de Naples, il n'y avait pas besoin de s'inquiéter de lui, sauf si il a pris fait et cause pour l'Autriche, mais ses sujets restent libres de se débarrasser de son gouvernement paternaliste, si l'occasion s'en présentait.

Cette réponse satisfait l'empereur, et nous sommes allés à la question principale. **Quel serait l'objectif de la guerre ?**

L'empereur consentit volontiers qu'il était nécessaire de chasser les Autrichiens de l'Italie une fois pour toutes, et de les laisser sans un pouce de territoire au sud des Alpes ou à l'ouest de la rivière Isonzo, qui fait maintenant partie de la frontière entre l'Italie et la Croatie.

Mais comment l'Italie sera-t-elle organisée après ça? Après une longue discussion, que j'épargne à Votre Majesté, nous avons accepté plus ou moins les principes suivants, en reconnaissant qu'ils ont été soumis à des modifications que le cours de la guerre pourrait déterminer.

- La vallée du Pô, la Romagne et les Légations formeraient un royaume de la Haute-Italie sous l'égide de la Maison de Savoie.
- Rome et ses environs immédiats serait laissés au pape.
- Le reste des États pontificaux, avec la Toscane, formeraient un royaume de l'Italie centrale.
- La frontière napolitaine resterait inchangée.

Ces quatre états italiens formeraient une confédération sur le modèle allemand du Bund de la Confédération, dont la présidence serait donnée au pape pour le consoler de perdre la meilleure partie de ses États.

Cette disposition me semble tout à fait acceptable. Votre Majesté serait ainsi le souverain légal le plus riche et le plus puissant de la moitié de l'Italie, et, par conséquent, dans la pratique pourra dominer toute la péninsule.

La question du pouvoir qui serait accordé à Florence [Leopoldt (1824-1859)] et à Naples [Ferdinand II (1830-1859)] a été laissée ouverte, en supposant que les titulaires actuels, l'oncle de Votre Majesté et de son cousin, seraient assez sages pour une retraite vers l'Autriche.

Néanmoins, l'empereur n'a pas caché le fait qu'il aimerait voir le retour de Murat au trône de son père, et, pour ma part, j'ai suggéré que la duchesse de Parme, du moins pour le moment, pourrait prendre Florence. Cette dernière idée plut à l'empereur énormément. Il semblait très soucieux de ne pas être accusé de persécuter la duchesse de Parme juste parce qu'elle est une princesse de Bourbon.

Après que nous eûmes réglé le sort de l'Italie, l'Empereur me demandait ce que la France recevrait.

Et si Votre Majesté céderait la Savoie et le comté de Nice ?

Je lui répondis que Votre Majesté croit dans le principe des nationalités, a réalisé en conséquence que la Savoie doit être réunie à la France, et que dès lors, vous étiez prêt à faire ce sacrifice, même s'il serait extrêmement pénible de renoncer à ce pays qui a été le berceau de votre famille et dont le peuple avait donné à vos ancêtres tant de preuves d'affection et de dévotion.

La question de Nice était différente, **parce que le peuple de Nice, selon l'origine, la langue et les coutumes, étaient plus proches de Piémont que de la France**, et par conséquent leur intégration dans l'Empire serait contraire à ce principe même pour lequel nous aurons pris les armes.

L'empereur caressa sa moustache à plusieurs reprises, et se contenta de dire qu'il s'agissait pour lui de questions tout à fait secondaires dont nous pourrions discuter plus tard.

Puis **nous avons examiné comment la guerre pouvait être gagnée**, et l'empereur a fait observer que nous aurions à isoler l'Autriche afin qu'elle soit notre seul adversaire.

C'est pourquoi il a jugé si important que les motifs de la guerre ne puissent pas alarmer les autres puissances continentales. Il semblait convaincu que ce que nous n'étions pas décidés à remplir ce double objectif.

L'empereur compte positivement sur la neutralité de l'Angleterre, il m'a conseillé de faire tous les efforts pour influencer l'opinion dans ce pays afin de contraindre le gouvernement (qui est l'esclave de l'opinion publique) de ne pas prendre parti pour l'Autriche. Il compte aussi sur l'antipathie du prince de Prusse envers les Autrichiens pour maintenir la Prusse loin de se prononcer contre nous. Quant à la Russie, Alexandre II a maintes fois promis de ne pas s'opposer à des projets italiens de Napoléon.

Sauf que l'Empereur se fait des illusions, je ne suis pas enclin à croire après tout ce qu'il m'a dit, qu'il sera tout simplement question d'une guerre entre la France et nous-mêmes d'un côté et l'Autriche de l'autre.

L'empereur estime néanmoins que, même réduite à ces proportions, il reste d'énormes difficultés. Il est indéniable que l'Autriche est très forte. Les guerres du premier Empire en ont été la preuve. Napoléon Bonaparte a dû lutter quinze ans en Italie et en Allemagne, il a dû détruire beaucoup de ses armées, pour contraindre des provinces et leurs sujets à l'écrasement au moyens de lourdes indemnités. Et l'on est obligé de reconnaître que, dans la dernière des guerres de l'Empire, à la terrible bataille de Leipzig, 16-19 octobre 1813, ce sont les bataillons autrichiens, qui ont le plus contribué à la défaite de l'armée française.

Il faudra donc plus de deux ou trois combats victorieux dans les vallées du Pô ou Tagliamento avant que l'Autriche n'évacue l'Italie. Nous devons pénétrer au cœur de l'Empire et menacer Vienne elle-même avant que l'Autriche sera de faire la paix à nos conditions.

Le succès exigera donc de très considérables forces. Avec 100.000 hommes que nous pourrions entourer les places sur le Mincio et l'Adige et à proximité des cols du Tyrol; 200 000 de plus seront nécessaires pour marcher sur Vienne par la voie de la Carinthie et la Styrie. La France donnerait 200.000 hommes, le Piémont et l'Italie d'autres provinces 100.000. Le contingent italien peut sembler peu, mais vous devez vous rappeler que les 100.000 soldats de première ligne efficace se traduira par 150 000 sous les armes.

L'empereur me semblait avoir bien considéré les idées sur la façon de faire la guerre, et sur le rôle de chaque pays. Il a reconnu que la France doit avoir sa base en chef de La Spezia et doit se concentrer sur la rive droite du Pô, jusqu'à ce que nous maîtrisons l'ensemble de la rivière et puissions forcer les Autrichiens dans leurs forteresses.

Il y aurait deux grandes armées, l'une commandée par Votre Majesté, l'autre par l'empereur.

Une fois mis d'accord sur les questions militaires, nous avons également abordé ensemble la question financière, et je dois informer Votre Majesté que c'est ce qui préoccupe surtout de l'empereur. **Néanmoins, il est prêt à nous fournir tout ce dont nous avons besoin de munitions, et à nous aider à négocier un emprunt à Paris.** Quant aux contributions d'autres provinces italiennes en argent et en matériel, l'empereur croit que nous devrions insister sur quelque chose, mais l'utilisation la plus grande prudence.

Toutes ces questions que je vous raconte ici aussi brièvement que possible ont été discutées avec l'empereur de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi. A trois, l'empereur m'a donné un autre rendez-vous à quatre heures pour faire un tour avec lui. A l'heure convenue nous avons obtenu un phaéton élégant, attelé de chevaux américains. L'empereur a personnellement pris les rênes, et nous avons été suivis par un seul domestique. Pendant trois heures, il me prit par les vallées et les forêts qui font des Vosges l'une des parties les plus pittoresques de France.

A peine avons-nous quitté les rues de Plombières, quand l'empereur aborde le sujet du mariage du prince Napoléon, le prince Napoléon-Jérôme (né le 9 septembre 1822, Trieste - cousin de Napoléon III) et a demandé à ce que Votre Majesté pourrait penser. J'ai répondu que vous aviez été placés dans une position embarrassante, en raison de doutes quant à l'importance que lui, l'empereur, attache à cette question. Je lui ai rappelé une conversation entre Votre Majesté et lui à Paris en 1855 sur le thème du prince Napoléon et de son projet de mariage avec la duchesse de Gênes, de sorte que toute la question était un peu perplexe.

J'ai ajouté que cette incertitude a augmenté à la suite de l'entretien de votre Majesté avec le Dr Conneau confident de Napoléon III qui, pressé par Votre Majesté et moi-même, avait déclaré que non seulement il n'avait pas d'instructions, mais ne savait même pas ce que l'Empereur pensait. J'ai en outre ajouté que, tout en voulant tout faire, vous aviez une répugnance considérable à donner votre fille en mariage, parce qu'elle était jeune et qu'on ne pouvait pas imposer un choix à elle désagréable. Si l'empereur le souhaitait vivement, ajoutai-je, vous n'auriez pas d'objection inamovible au mariage, mais que vous avez toujours souhaité laisser votre fille entièrement libre de ses choix.

L'empereur a répondu qu'il était très impatient pour le mariage de son cousin avec la princesse Clotilde, car une alliance avec la Maison de Savoie était ce qu'il voulait plus que toute autre chose.

S'il n'avait pas mandé Conneau pour en discuter, c'est parce qu'il voulait d'abord savoir si une telle proposition serait agréable. Quant à la conversation avec Votre Majesté que j'avais citée, le premier empereur semblait ne pas s'en souvenir, et puis après un moment il me dit: « Je me souviens très clairement avoir dit au roi que mon cousin avait eu tort de demander la main de la duchesse de Gênes, il semblait malséant qu'il lui ait parlé mariage, quelques mois seulement après la mort de son mari ».

L'empereur revint plusieurs fois sur la question du mariage. Riant, il a dit qu'il pourrait en effet vous avoir parfois mal parlé de son cousin, car souvent il avait été en colère après lui, mais qu'au fond il l'aimait tendrement parce qu'il possédait d'excellentes qualités et pendant quelque temps avait su se comporter de manière à gagner l'estime et l'affection de la France. « Prince Napoléon », a-t-il ajouté, « est beaucoup mieux que sa réputation... Il aime l'affrontement, mais il a de l'esprit, est sensible et il est chaleureux ». Tout cela est vrai. Que le prince ait de l'intelligence, vous pouvez juger par vous-même, et je peux moi-même le confirmer, après de nombreuses conversations que j'ai eues avec lui. Ses qualités de jugement sont prouvées par sa gestion de la Grande Exposition, le prince Napoléon-Jérôme avait été en charge de l'exposition française à l'Exposition Internationale qui s'est tenue à Paris en 1855. Enfin, que son cœur soit bon est irréfutablement prouvé par sa constance tant envers ses amis que ses maîtresses. Un homme sans cœur n'aurait pas quitté Paris au milieu des plaisirs de l'époque du carnaval pour faire une dernière visite à Rachel qui se mourait à Cannes, en particulier alors qu'ils s'étaient séparés quatre ans plus tôt.

En répondant à l'empereur j'ai essayé de ne pas l'offenser, mais j'ai pris soin de ne prendre aucun engagement. À la fin de la journée lorsque nous nous sommes séparés, l'Empereur me dit: « Je comprends la répugnance du roi à marier sa fille si jeune, ni n'ai besoin que le mariage soit immédiat, je suis prêt à attendre un an ou plus si nécessaire. Tout ce que je veux, c'est avoir une sorte de réponse. Alors s'il vous plaît demandez au roi s'il doit consulter sa fille et faites-moi savoir ses intentions de manière positive. Je ne demande aucun engagement, sauf notre parole, donnée et reçue ». Alors que nous nous séparâmes, me serrant la main, l'Empereur me renvoya, en disant: « Ayez la même confiance en moi que la mienne en vous ».

Votre Majesté constatera que j'ai fidèlement suivi vos instructions. Comme l'Empereur n'a pas fait le mariage de Clotilde princesse une condition sine qua non de l'alliance, je n'ai pas pris le moindre engagement ou quelque obligation.

Mais je vous prie de me laisser exprimer mon opinion franche sur une question sur laquelle peut dépendre le succès de la glorieuse entreprise la plus importante qu'il m'ait été donné de mener depuis de nombreuses années. L'empereur n'a pas fait le mariage de la princesse Clotilde avec son cousin une condition « sine qua non », mais il a clairement montré qu'il était de la plus haute importance pour lui. Si le mariage n'a pas lieu, si vous rejetez la proposition de l'empereur sans raison valable, que va-t-il arriver? Est-ce que l'alliance sera rompue?

C'est possible, mais je ne le crois pas. L'alliance sera faite. Mais l'empereur lui sera dans un tout autre esprit si, en échange de la couronne d'Italie qu'il propose à Votre Majesté, vous lui avez accordé la main de votre fille pour son plus proche parent.

S'il est une qualité qui caractérise l'empereur, c'est la permanence de ses goûts et de ses aversions. Il n'oublie jamais un service, tout comme il ne pardonne jamais à une blessure. Le rejet de cette proposition qu'il a lui-même laissée ouverte serait une insulte de sang, il ne faut pas s'y tromper. Un refus aurait un autre inconvénient. Nous aurions alors un ennemi implacable dans l'intérieur même des conseils de l'Empereur.

Le Prince Napoléon est encore plus corse que son cousin, ils nous haïssent mortellement et la position qu'il occupe, pour ne rien dire de celle à laquelle il peut prétendre, ainsi que l'affection et je dirais presque la faiblesse que l'Empereur a pour lui, tout cela lui donnerait de nombreuses façons de satisfaire sa haine. Ne nous trompons pas: en acceptant le projet d'alliance, Votre Majesté et votre royaume se lieront indissolublement à l'empereur et à la France.

Si la guerre qui suit est réussie, la dynastie napoléonienne seront consolidés pour une ou deux générations, si elle échoue, Votre Majesté et votre famille seront exposés aux mêmes dangers mortels que leur puissant voisin. Mais ce qui est certain, c'est que le succès de la guerre et ses conséquences glorieuses pour Votre Majesté et vos sujets dépendent en grande partie sur la bonne volonté et l'amitié de l'empereur.

Je n'hésite (donc) pas à déclarer ma profonde conviction qu'il faut accepter l'alliance, mais que refuser le mariage serait une immense erreur politique qui pourrait faire tomber le malheur sur Votre Majesté et sur notre pays.

Mais je sais bien que Votre Majesté est autant père que Roi et que, comme père vous pouvez hésiter à consentir à un mariage qui ne semble pas droit et qui ne serait pas de nature à assurer le bonheur de votre fille. Votre Majesté daignerait-elle me laisser examiner cette question non pas avec l'impassibilité d'un diplomate, mais avec la profonde affection et un dévouement absolu dans lequel je vous tiens? Je ne pense pas que les gens peuvent dire que le mariage de la princesse Clotilde au prince Napoléon est impropre. Il n'est pas roi, bien sûr, mais il est le premier prince de sang du premier empire du monde.

Il est séparé du trône que par un enfant âgé de deux ans, le prince impérial, né à Napoléon III en 1853. Votre Majesté peut aussi se contenter d'une simple Prince pour sa fille car de toute façon, il n'y a pas suffisamment de rois et princes héréditaires en Europe.

Le Prince Napoléon n'appartient pas à une famille ancienne de souverains, mais son père l'a doté d'un nom le plus glorieux des temps modernes, **et par sa mère, la princesse de Wurtemberg, il est lié avec la plupart des illustres maisons princières de l'Europe.**

Le neveu du doyen des Rois, le cousin de l'empereur de Russie, n'est pas un parvenu avec qui il est honteux d'être connecté. Mais les principales objections qui peuvent être faites à ce mariage se trouvent peut-être dans le caractère personnel du prince et de sa réputation en général. À ce sujet, je le répète avec conviction et comme l'Empereur l'a dit: il vaut mieux que sa réputation.

Jeté jeune dans le tourbillon des révolutions, le prince a été autorisé à développer des opinions très avancées, et de ce fait, qui n'a rien d'extraordinaire, il s'est ainsi fait beaucoup d'ennemis. Le prince est devenu depuis plus modéré, mais qu'est-ce que le grand honneur essentiel, c'est qu'il reste fidèle aux principes libéraux de sa jeunesse tout en renonçant à l'application d'une quelconque façon déraisonnable ou dangereuse, et qu'il ait su gardé ses anciens amis, même s'ils étaient en disgrâce.

Sire, un homme qui, quand il atteint le summum de l'honneur et la fortune ne renie pas ceux qui ont été ses compagnons d'infortune, et ne renonce pas à l'amitié qu'il avait alors avec les vaincus, un tel homme n'est pas insensible. Il n'a jamais cédé sur ce point, pas plus qu'il ne fait en ce moment. Ses paroles généreuses à la distribution des prix à l'Exposition de Poitiers sont la preuve de ce qu'il est. Sa conduite en Crimée a été regrettable, son surnom, Plon-Plon, peut-être référence à sa lâcheté dans cette guerre. Mais s'il ne pouvait supporter l'ennui et les privations d'un long siège, il a néanmoins fait preuve de courage et de sang-froid à la bataille de l'Alma. D'ailleurs, il saura bien sur les champs de bataille de l'Italie répéter les qualités qu'il a démontrées sous les remparts de Sébastopol.

La vie privée du prince peut avoir été parfois instable, mais il n'a jamais donné l'occasion de reproche sérieux. Il a toujours été un bon fils, et s'il a provoqué la colère de son cousin plus d'une fois, toujours à propos de choses sérieuses, il est toujours resté fidèle et proche.

Malgré tout cela, je me rends compte que Votre Majesté peut encore hésiter et craindre de compromettre l'avenir de votre fille bien-aimée. Mais serait-elle plus tranquille liée à une ancienne famille princière?

L'histoire montre que les princesses sont condamnées à une vie triste quand elles se marient en conformité avec la bienséance et la coutume ancienne.

Pour prouver cela, je ne dois pas chercher loin pour trouver un exemple avec ce qui s'est passé récemment dans votre propre famille. Votre Majesté, votre prédécesseur, Victor-Emmanuel Ier, avait quatre filles, des modèles de grâce et de vertu. Que sont devenus leurs mariages?

- La première, la plus chanceuse, a épousé le duc de Modène François IV, un prince qui est universellement détesté. Certes, vous ne consentiriez pas à un mariage similaire pour votre fille.
- La deuxième fut mariée au duc de Lucques. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la raison de ce mariage. La duchesse de Lucques a été et est aussi malheureuse qu'il est possible de l'être dans ce monde.

- La troisième fille, il est vrai, monta sur le trône impérial. Maria Anna a épousé Ferdinand Ier d'Autriche, mais c'était un mari qui était impuissant et imbécile, qui fut obligé d'abdiquer honteusement, après quelques années.
- Enfin la quatrième, la charmante et parfaite princesse Christine, épouse du roi de Naples. Votre Majesté sait certainement le traitement brutal qu'elle endura et les douleurs qui la conduisirent à la tombe avec la réputation d'être une sainte et une martyre.

Sous le règne de votre père, une autre princesse de Savoie a été mariée, votre cousine Philiberte. Est-elle plus heureuse que les autres, et souhaitez-vous le même sort pour votre fille?

Ces exemples montrent que, en consentant au mariage de votre fille avec le prince Napoléon vous avez une meilleure chance de la rendre heureuse que si, comme votre cousin ou votre père, vous la mariez à un prince de Lorraine ou de Bourbon.

Mais permettez-moi une dernière réflexion. Si vous n'êtes pas d'accord avec ce mariage avec le prince Napoléon, que voulez-vous qu'elle ait comme mariage?

L'Almanach de Gotha montre, comme on pouvait s'y attendre, qu'il n'y a pas de princes appropriés. Les différences religieuses empêchent toute alliance avec la plupart des familles qui règnent dans les pays avec des institutions similaires à la nôtre. Notre lutte contre l'Autriche, notre sympathie pour la France, rendent impossible tout mariage avec les familles en rapport avec les Maisons de Lorraine ou de Bourbon. Cela réduit le choix au Portugal et de petites principautés allemandes...

Si Votre Majesté daigne à méditer sur ces considérations, j'ose me flatter que vous reconnaîtrez que comme père, vous pouvez consentir à ce mariage particulier, et que l'intérêt suprême de l'État, l'avenir de votre dynastie, du Piémont, et de toute l'Italie portent vers son acceptation.

Je vous demande pardon de la liberté et la longueur de ce rapport. Dans une question aussi importante, je ne pouvais pas être plus réservé et plus bref. Les sentiments qui m'inspirent et mes motifs seront suffisants pour excuser ma conduite.

Ayant eu à écrire cette lettre sans fin sur une table dans une auberge sans aucun temps de le copier, ni même de le relire, je prie Votre Majesté d'être indulgent et pardonner ce trouble qui peut exister dans ses idées et l'incohérence de son style.

Malgré ces lacunes, et parce que cette lettre contient une description fidèle et exacte de l'entrevue entre l'empereur et moi, je vous prie de le préserver de sorte que de retour à Turin, je puisse prendre des notes à partir de ce qui peut (déjà) servir de base lors de négociations ultérieures.

Dans l'espoir de pouvoir, à la fin de la semaine prochaine, mettre aux pieds de Votre Majesté l'hommage de mon profond dévouement et de respect, j'ai l'honneur d'être Votre Majesté le très humble et très obéissant serviteur et sujet.